



## Perspectives chinoises

92 | novembre-décembre 2005  
Varia

---

# Une réévaluation du massacre de Nankin

Jean-Louis Margolin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/927>  
ISSN : 1996-4609

### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005  
ISSN : 1021-9013

### Référence électronique

Jean-Louis Margolin, « Une réévaluation du massacre de Nankin », *Perspectives chinoises* [En ligne], 92 | novembre-décembre 2005, mis en ligne le 10 mai 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/927>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Une réévaluation du massacre de Nankin

Jean-Louis Margolin

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduit de l'anglais par Elsa Chalaux

« Robespierriistes, anti-robspierriistes, nous vous crions grâce : par pitié, dites-nous, simplement, quel fut Robespierre »<sup>1</sup>

Moins de politique, plus d'histoire !

- 1 Quelles que soient leurs origines ou opinions, le massacre de Nankin constitue pour les Chinois une tragédie dont l'ampleur est comparable à Hiroshima, si ce n'est à Auschwitz<sup>2</sup>. Côté japonais, ceux qui cherchent à minimiser et justifier leurs crimes, voire à les nier complètement, sont encore nombreux. Pour celui qui prend la peine de remonter aux (nombreux) témoignages dont nous disposons, il n'est pourtant pas si difficile de cerner avec un degré raisonnable de précision les modalités, responsabilités et dimensions de cet événement (notamment le nombre de victimes, point sur lequel les débats sont particulièrement violents). Aucun autre massacre de population dans l'histoire du continent asiatique, et peu de massacres survenus lors de la Seconde Guerre mondiale, même en Europe, n'ont fait l'objet de témoignages écrits et oraux aussi nombreux. Universitaires étrangers (parmi lesquels des professeurs en sociologie et en histoire), journalistes, missionnaires, diplomates et hommes d'affaires, tous maîtrisant la culture et, souvent, la langue chinoise, nous en ont fourni des récits en abondance. Ces témoignages sont d'autant plus fiables qu'ils furent rédigés pendant ou juste après les événements.
- 2 Le rôle central du massacre de Nankin dans la guerre sino-japonaise de 1937-45 a malheureusement provoqué, en Chine comme au Japon, une surenchère idéologique préjudiciable à la vérité historique. Curieusement, l'écart entre les différents recensements de victimes ne s'est pas réduit. Il s'est au contraire creusé au fil du temps :

les derniers chiffres<sup>3</sup> s'échelonnent ainsi entre cinquante et 430 000. Par respect pour leurs soldats morts au combat, un certain nombre (mais pas une majorité) de vétérans, homme politiques et historiens japonais mettent un point d'honneur à nier les faits et/ou les chiffres. Et pour nombre de Chinois (en Chine, mais peut être encore plus aux Etats-Unis), gonfler le nombre de victimes est une question de fierté nationale. Toute tentative de discuter les faits ou le chiffre officiel de 300 000 victimes, inscrit en gros sur les murs du Mémorial du massacre de Nankin, est susceptible de déclencher un incident diplomatique. La recherche historique a beaucoup souffert de cette situation : il n'y a pas eu de travaux sérieux sur les autres massacres commis en temps de guerre, tels que ceux de Wuhan en 1938 ou de Changsha en 1944, et encore moins d'évaluation complète des crimes japonais en Chine offrant une alternative à l'actuel et discutable chiffre officiel de 35 millions de morts violentes. Du point de vue de la recherche historique, il serait pertinent de comparer le massacre de Nankin avec celui de Singapour en 1942 (la tristement célèbre opération *Sook Ching*<sup>4</sup>), ou avec celui de Manille en 1945. Mais ce serait aussi courir le risque de le banaliser dans une certaine mesure, et aller à l'encontre des phénomènes d'héroïsation ou de diabolisation associés à l'événement. Une telle comparaison pourrait même établir que Nankin n'a peut-être pas été le plus important massacre japonais en Chine (celui de Manille, lui-même très peu étudié, viendrait probablement en tête pour l'Asie dans son ensemble). Ainsi, nous ne savons même pas dans quelle mesure le comportement des troupes japonaises à Nankin a été l'exception ou la règle en Chine.

- 3 Un même effet amplificateur peut être observé dans le cas d'Auschwitz, qui est toujours considéré comme le lieu symbolique du génocide juif. Nous savons pourtant que le nombre de morts (environ 900 000) n'y a été que légèrement supérieur à celui du deuxième plus terrible camp de la mort, Treblinka (environ 800 000 morts). En outre, les victimes d'Auschwitz ne représentent qu'un sixième de l'ensemble des victimes juives. Cela s'explique par le fait que, malgré les terribles épreuves subies, un certain nombre de témoins sont sortis vivants d'Auschwitz, alors que presque tous les déportés furent exécutés à leur arrivée à Treblinka. Nous devons envisager la possibilité qu'un tel effet amplificateur ait pu jouer pour Nankin.
- 4 La grande différence avec Nankin, à l'heure actuelle du moins, est que le nombre de victimes d'Auschwitz a été corrigé à plusieurs reprises – et n'est pas encore définitif –, passant d'un chiffre initial de 4 millions (le chiffre officiel de la Pologne communiste) à moins d'un million. Or ces réévaluations ont dans une large mesure été effectuées par des historiens juifs, sans provoquer de controverses majeures ou d'accusations de révisionnisme, et sans implications politiques. Hormis quelques révisionnistes virulents mais isolés et totalement discrédités universitairement et politiquement (sauf peut-être dans quelques pays d'Europe de l'Est), un large consensus prévaut sur l'étendue et les caractéristiques des crimes nazis. Les historiens allemands eux-mêmes jouent un rôle essentiel et désormais incontestable dans l'avancement de nos connaissances sur la Shoah. Si de nombreuses zones d'ombres et des controverses, parfois acerbes, persistent, elles concernent surtout des points spécifiques (chronologie, personnages, organisations, histoire locale...) et des interprétations<sup>5</sup>. La situation est bien différente en Asie.
- 5 Cet article propose une réévaluation des premières semaines tragiques qui suivirent l'occupation de la capitale chinoise de l'époque par les Japonais le 13 décembre 1937. Nous nous concentrerons sur les points les plus controversés. Les données, pour la plupart d'époque, proviennent de témoins ou d'acteurs des faits, occidentaux<sup>6</sup> et japonais<sup>7</sup>. Les

sources chinoises fiables sont plus rares. Mais les publications officielles de l'époque<sup>8</sup> et la série de témoignages minutieusement recueillis depuis les années 1970 par Honda Katsuichi<sup>9</sup> sont en revanche précieuses.

Comment ?

- 6 Entre décembre 1937 et février 1938 (date à laquelle la situation a commencé à revenir à la normale), les habitants de Nankin ont légitimement pu éprouver le sentiment de vivre au milieu d'un chaos dans lequel une armée violente et cruelle fit tout pour rendre leur quotidien aussi infernal que possible, quand elle n'en voulait pas directement à leur vie.

La violence de la guerre

- 7 Ces événements ne relèvent pourtant pas d'une violence systématique ou absurde. Il est absolument essentiel de distinguer ici trois types de violence de masse dont les circonstances et les conséquences diffèrent grandement, et dont le premier pourrait être décrit par l'expression « massacre de guerre ». Pour l'armée japonaise, qui avait subi des dommages importants dans la bataille de Shanghai (août-novembre), la prise de Nankin constitua une formalité qui n'occasionna que des pertes légères (environ 1 000 morts). Les choses ont été totalement différentes du côté chinois. Jusqu'au 11 décembre, Chiang Kai-shek ordonna à ses troupes massées derrière les murs de Nankin, dont les portes étaient presque toutes bloquées, de défendre la ville jusqu'à la mort. Mais alors qu'aucune attaque significative des Japonais n'avait eu lieu, il imposa une retraite immédiate le 12 décembre. Une terrible panique s'ensuivit, les officiers laissant parfois leurs hommes derrière eux pour fuir plus vite, et des soldats mal informés tirant sur ce qu'ils croyaient être des déserteurs. La ville ayant été presque totalement encerclée par les Japonais, la seule issue était le fleuve Yangtsé. Des milliers de soldats ont péri dans la panique, broyés par la foule qui tentait de s'échapper par l'unique et étroite porte de la ville, tombant des murs d'enceinte, noyés dans les eaux glacées du fleuve lorsque leurs embarcations surchargées se renversaient ou qu'ils essayaient de traverser à la nage, parfois tués par les soldats de leur propre armée.

- 8 Probablement encore plus nombreuses furent les victimes des tirs de la flottille japonaise postée sur le fleuve. Le combat était clairement à l'avantage des Japonais, les Chinois n'ayant alors ni les moyens ni la volonté de contre-attaquer. Mais la garnison de Nankin ayant clairement refusé de se rendre à l'ultimatum dûment lancé par l'armée japonaise le 10 décembre, cet énorme « massacre de guerre » ne contredit en rien les règles communément admises de la guerre. Quelle armée aurait renoncé à tirer parti d'un tel déséquilibre ? Le dernier cas en date est probablement la destruction de l'armée irakienne se retirant du Koweït par les forces aériennes américaines en 1991.

L'extermination des soldats chinois

- 9 Pourtant, les événements survenus juste après cet épisode vont totalement à l'encontre des pratiques classiques et universellement acceptées de la guerre, et, plus précisément, à l'encontre de la Convention de Genève de 1929. Cette dernière fut signée mais non ratifiée par le Japon<sup>10</sup>. Vu de l'état-major japonais, ces événements ne constituaient sans doute qu'une suite logique à une bataille dont l'objectif était l'élimination totale des forces de Chiang. Mais les pires exactions criminelles (tant du point de vue de la morale universelle que du droit international) qui eurent lieu à Nankin, ou plus précisément aux alentours de Nankin, consistèrent en un massacre systématique de soldats chinois désarmés. La plupart d'entre eux s'étaient rendus, parfois par unités entières, avec une relative confiance. De leur propre aveu, les soldats japonais auraient pu être rapidement dépassés si cette masse de prisonniers, dont certains n'étaient pas complètement désarmés, s'était

rebellée. Certains d'entre eux ont invoqué par la suite le nombre important de soldats en civil qui avaient été arrêtés – comme si le fait que les soldats se soient débarrassés de leurs uniformes constituait une raison suffisante pour les exécuter. L'argument n'est en aucun cas recevable. En effet, les soldats en uniforme qui s'étaient rendus dans les règles furent traités avec aussi peu d'égards que les soldats en civil ayant tenté de se mêler à la population. Mais ces derniers auraient-ils réellement essayé de se cacher s'ils n'avaient pas eu de bonnes raisons de craindre pour leur vie ?

- 10 Le massacre fut délibéré et sans pitié. Les violences durèrent plusieurs semaines, même si l'essentiel du massacre eut lieu dans les premiers jours : en janvier, plusieurs milliers de « soldats en civil » étaient encore arrêtés pour être exécutés. Rares furent ceux qui échappèrent à la mort. Même à l'intérieur de la Zone de sécurité, les camps de réfugiés étaient passés au peigne fin. Tous les Chinois devaient être enregistrés à partir du 26 décembre. Selon Rabe, 20 000 arrestations eurent lieu ainsi<sup>11</sup>. Tous les hommes en âge de combattre étaient examinés de près : une coupe de cheveux militaire, un front plus pâle que le reste du visage (les soldats portaient des casques) ou une marque rouge sur l'épaule qui porte le fusil étaient autant de condamnations à mort. Des milliers de civils de sexe masculin appartenant au groupe d'âge 15-45 ans (peu nombreux car beaucoup avaient fui la ville en laissant leur famille derrière eux) furent pris dans les mailles du filet. Les officiers japonais préféraient arrêter tout homme qui *aurait pu* être un soldat, selon le principe « mieux vaut dix innocents morts qu'un ex-soldat en liberté ». La directive émise le soir du 13 décembre par la 6<sup>e</sup> brigade de la 9<sup>e</sup> division est, à ce titre, révélatrice : « ... vous devez arrêter toute personne susceptible d'être un soldat en civil et le tenir prisonnier dans un lieu approprié (...) Vous devez considérer tout homme adulte jusqu'à la cinquantaine comme un soldat égaré ou en civil, et par conséquent l'arrêter et le tenir prisonnier »<sup>12</sup>.
- 11 En ce qui concerne les exécutions, les ordres furent probablement transmis oralement ou écrits dans le style ambigu caractéristique des « solutions finales ». Quelques directives extrêmement explicites nous sont malgré tout parvenues. Ainsi, l'ordre reçu le 13 décembre par le 1<sup>er</sup> bataillon du 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 114<sup>e</sup> division : « Vous exécuterez tous les prisonniers conformément aux ordres de votre brigade. En ce qui concerne la méthode d'exécution, pourquoi ne pas constituer des groupes de douze soldats que vous attacherez ensemble et fusillerez les uns après les autres ? »<sup>13</sup>.
- 12 Un tel *modus operandi* était déterminé par la recherche de la rapidité, de l'efficacité et de l'effet de surprise. De nombreux prisonniers de guerre furent passés à la baïonnette ou décapités au sabre – ce que les soldats japonais considéraient comme une distraction de première qualité et leurs chefs comme un bon entraînement – mais, vu l'ampleur de la tâche, il était plus rapide et plus pratique de concentrer le feu de plusieurs mitrailleuses sur des groupes plus importants, puis de brûler les corps avec de l'essence. Il y eut des survivants, d'où les informations abondantes dont nous disposons sur ces exécutions. Les cibles, les procédés et les résultats furent partout plus ou moins les mêmes, et ce quelle que soit l'unité japonaise impliquée, la date ou l'attitude des prisonniers de guerre. Aucun groupe important de prisonniers n'échappa à la mort pour être envoyé dans un camp ou pour être libéré. Les plus chanceux furent choisis pour être coolies par une armée japonaise souffrant d'un déficit logistique chronique. Mais même ces derniers finissaient souvent exécutés lorsque l'on n'avait plus besoin d'eux ou lorsque les soldats voulaient se distraire. La déception exprimée par l'officier d'état-major Sakakibara en témoigne : « Je comptais utiliser les prisonniers comme main-d'œuvre à Shanghai, mais ils furent tués

alors que j'étais en déplacement »<sup>14</sup>. D'après ce que nous savons, aucun soldat japonais ne fut puni pour ces crimes, du moins durant cette période.

- 13 Le but était de gagner la guerre, mais aussi d'anéantir la base du Guomindang. Les fonctionnaires étaient donc considérés comme des ennemis. Plus de 50 des 400 policiers « offerts » par l'ancienne municipalité au Comité international furent ainsi arrêtés et exécutés, de même que quelques balayeurs des rues et 43 des 54 employés restés à leur poste dans la centrale électrique et considérés à tort (ils appartenaient au secteur privé) comme des fonctionnaires d'Etat.

Les multiples violences contre les civils

- 14 La troisième et dernière catégorie de violences a touché les civils en tant que civils et non plus, comme ce fut le cas pour les hommes jeunes, en tant que soldats potentiels. Plus profondes, plus étalées dans le temps mais moins systématiques et meurtrières, ces violences peuvent être divisées en trois sous catégories. Les innombrables viols (de 8 000 à 20 000 d'après les témoins occidentaux) furent plus que toute autre chose à l'origine de l'atmosphère de terreur qui régnait parmi les réfugiés durant cette période. Si le nombre de femmes appartenant à la tranche d'âge la plus exposée (entre 15 et 40 ans) peut être évalué à un maximum de 50 000 (voir partie 2 pour les chiffres relatifs à la population), et même si l'on prend en compte les fréquents viols multiples qui leur furent infligés, nous pouvons conclure sans prendre trop de risques que, dans ce court intervalle de deux mois, une proportion très importante de ce groupe d'âge (probablement entre 10 et 30 %) fut victime de crimes sexuels. D'après les membres du Comité international, plus de 1 000 femmes pouvaient être violées certains jours (ou, plus précisément, certaines nuits) de décembre. Aucune femme ne pouvait se sentir à l'abri : sur le seul campus de l'université, la plus jeune victime recensée avait 9 ans et la plus âgée 76 ans.

- 15 Plusieurs facteurs aggravants sont à prendre en compte : les soldats agissaient généralement en petits groupes, la plupart des viols semblent donc avoir été collectifs ; les viols se déroulaient souvent sous les yeux d'autres femmes réfugiées, et, bien que moins fréquemment, en présence des familles terrorisées ; les femmes étaient souvent emmenées dans les lieux de casernement des soldats et n'étaient libérées que le matin suivant, et parfois après plusieurs jours ou plusieurs semaines – dans ce cas, elles pouvaient être utilisées comme servantes le jour et esclaves sexuelles la nuit ; la violence (encore une fois à l'aide de la baïonnette) était la règle lorsque la victime ou ses proches résistaient et le meurtre n'était pas rare, même s'il n'était pas non plus monnaie courante<sup>15</sup>. Bien souvent, les femmes étaient poussées ou forcées à se prostituer : il semblerait que le dégradant système des « femmes de réconfort » soit né à Nankin avant de s'étendre plus tard à d'autres régions.

- 16 Nous venons de mentionner le meurtre des membres de la famille (amis, voisins) au cours d'un viol. Plus généralement, le moindre obstacle à la volonté des soldats japonais, la plus légère réticence à suivre leurs ordres (généralement donnés en japonais, parfois dans un chinois approximatif...), toute tentative de se cacher ou de fuir pouvait être punie de mort. D'après le Révérend John Magee du Comité international, les soldats japonais « ne se sont pas contentés de tuer les prisonniers, ils s'en sont également pris aux citoyens ordinaires, tous âges confondus. Nombre d'entre eux ont été tirés à vue comme des lapins. La ville est jonchée de cadavres<sup>16</sup> (...) Les Chinois sont souvent peureux et se mettent bêtement à courir lorsqu'ils sont interpellés. C'est ce qui s'est passé avec cet homme (...) Lorsqu'ils l'ont tué, les deux soldats japonais n'ont pas fait plus cas de lui que s'il s'était agi d'un rat, continuant à fumer et à plaisanter »<sup>17</sup>.

- 17 Ces meurtres, que l'on pourrait presque qualifier d'aveugles, constituent la deuxième sous-catégorie de violences perpétrées à l'encontre de la population civile. L'enquête la plus approfondie sur ces violences a été réalisée après mars 1938 par un sociologue de l'Université de Nankin membre du Comité international, Lewis S.C. Smythe. Il fut aidé dans cette tâche par une vingtaine d'étudiants. Les chiffres recensés pour les villages du Jiangning xian, proche de Nankin, sont particulièrement révélateurs : sur 9 160 meurtres, plus des trois quarts concernent des hommes. 59 % d'entre eux font partie du groupe d'âge 15-44 ans et furent donc généralement considérés comme soldats potentiels. Mais seulement 11 % des meurtres de femmes concernent ce même groupe d'âge – celui dans lequel on compte le plus de viols – alors que 83 % concernent les femmes de 45 ans et plus (et 39 % les femmes de 60 ans et plus). Ces données semblent confirmer ce que démontrait déjà un grand nombre de cas individuels : les personnes âgées, et particulièrement les femmes âgées, sont restées pour tenter de protéger leur maison ou leur commerce tandis que leurs familles, pensant qu'elles seraient épargnées par les Japonais, s'étaient cachées ou réfugiées dans les camps de la Zone de sécurité. En réalité, les soldats japonais les ont rarement épargnées lors des pillages et incendies auxquels ils se livraient. Nombre d'entre elles ont ainsi été brûlées vives dans leur propre maison. Par ailleurs, de nombreuses mères et grand-mères sont mortes pour avoir tenté de s'opposer au viol de leur fille ou petite-fille. De nombreux cas individuels semblent indiquer que les membres de la famille étaient plus souvent exécutés que la victime du viol elle-même. Les statistiques de Smythe nous fournissent une dernière information importante concernant les enfants : le groupe d'âge 5-14 ans représente 8 % des morts (légèrement plus de garçons que de filles), et le groupe d'âge 0-4 ans environ 2 %. Les Japonais n'étaient donc pas des tueurs d'enfants acharnés<sup>18</sup>.
- 18 La troisième et dernière sous-catégorie de violences contre les civils concerne les innombrables pillages et actes incendiaires qui rendaient la vie pratiquement impossible dans les quartiers situés en dehors de la Zone de sécurité. Dans une ville pourtant peu touchée par la guerre elle-même, environ un tiers des bâtiments fut entièrement ou partiellement détruit, et ce de façon systématique, pendant plusieurs semaines. Les habitants furent dévalisés, même du peu d'objets et de nourriture qu'ils avaient pu emporter dans les camps de réfugiés. Pire encore : le pillage méthodique, rue après rue, de magasins qui étaient ensuite brûlés. Les commerces ne bénéficiaient pas de la protection du Comité international, la Zone de sécurité regroupant principalement les bâtiments administratifs, scolaires et médicaux. Ces pillages étaient bien organisés. Les officiers dirigeaient leurs hommes dans ces expéditions peu glorieuses ; des convois entiers de camions transportaient les biens volés. Les plus haut gradés profitaient parfois sans vergogne de ces razzias. Le lieutenant général Nakajima Kesago – ancien chef de la police militaire, la redoutable *Kempeitai* – répondit ainsi à son commandant en chef, le général Matsui Iwane, qui le blâmait pour sa cupidité : « En quoi le vol d'œuvres d'art est-il si grave quand c'est tout un pays avec ses vies humaines que nous volons ? A qui profiteront ces biens si nous les laissons derrière nous ? »<sup>19</sup>. Son cynisme mis à part, cette remarque nous renseigne sur les véritables intentions des Japonais (ou d'une partie des Japonais ?) : il ne s'agissait certainement pas de se livrer à un génocide de la population chinoise, mais de provoquer son appauvrissement, la désintégration de la société, la dislocation des structures politiques et la dégradation de la culture<sup>20</sup>. Ce projet fait écho à la tentative japonaise de diviser la Chine en autant de territoires que possible (cette politique fut révisée en 1939-1940 en raison de la résistance inattendue des Chinois) et à



l'inquiétant développement du commerce de produits stupéfiants qui avait alarmé le Comité international dès le printemps 1938. Nous développerons ces points dans la troisième partie de l'article.

Combien ?

- 19 Le décompte des victimes aurait dû demeurer une question de second plan, dans la mesure où les preuves que des massacres de grande envergure ont eu lieu à Nankin sont accablantes et scientifiquement incontestables. Il est prouvé que l'exécution des prisonniers de guerre fut systématique et organisée en fonction de la hiérarchie militaire. De même, il est prouvé que les militaires les plus gradés tolérèrent les violences contre les civils, s'ils n'y participaient pas directement. Ces preuves ne datent pas d'hier : elles ont fourni les bases de la sentence de mort prononcée contre le général Matsui en 1948.
- 20 Cependant, les querelles idéologiques ont tellement obscurci le légitime débat scientifique sur le nombre de victimes qu'un réexamen de cette question est nécessaire. La tâche est ardue, car le décompte final est le résultat de plusieurs massacres ayant touché différents groupes-cibles : prisonniers de guerre, civils arrêtés comme soldats potentiels, femmes violées et leurs familles ou amis, sans oublier les meurtres commis « à l'aveugle » ou « accidentellement », souvent liés aux pillages et incendies. La difficulté est telle que de nombreux auteurs, se conformant aux méthodes contestables utilisées lors du procès de Tokyo (1946-48), ont tenté de trouver des « raccourcis » vers la vérité. De notre point de vue, ces raccourcis ne mènent nulle part.

Deux fausses pistes

- 21 La méthode qui pourrait sembler la plus simple est l'inventaire et l'évaluation détaillée de chaque tuerie de grande taille. Il est en effet acquis que la plupart des victimes ont trouvé la mort lors de ces massacres, à Nankin ou, plus fréquemment, dans les environs de Nankin. De nombreux documents (rapports de l'armée japonaise, journaux rédigés par des soldats japonais, témoignages oraux ou déclarations écrites de survivants ou témoins chinois, journaux et lettres d'Occidentaux résidant à Nankin, etc.) fournissent des chiffres précis, probablement sur la totalité de ces massacres. C'est tout d'abord l'énumération de ces événements, survenus en l'espace de quelques jours et dans une aire géographique restreinte, qui pose problème : il est souvent pratiquement impossible, en présence de deux sources différentes, de savoir si les massacres décrits sont bien deux événements distincts, ou s'il s'agit du même événement rapporté avec un horaire et/ou un lieu légèrement différents. Le problème se pose avec encore plus d'acuité lorsque ces deux documents rapportent chacun un massacre d'environ 50 000 personnes<sup>21</sup>... Une autre difficulté réside dans l'évaluation de chaque massacre. Face à une foule, notre premier réflexe est *toujours* de la surestimer (nous devrions tous faire l'expérience, au moins une fois dans notre vie, de la compter après cette première évaluation). Nous pouvons facilement imaginer que ce phénomène sera amplifié dans le contexte traumatisant d'un massacre. Les rescapés, cachés sous des piles de cadavres en attendant la nuit, et sans doute eux-mêmes blessés, n'étaient certainement pas à même de se livrer à un comptage efficace. L'armée japonaise était complètement débordée par le nombre de prisonniers et par l'insistance de leur hiérarchie à s'en débarrasser le plus rapidement possible. Il semble évident que les Japonais n'effectuèrent aucun recensement sérieux, du moins en ce qui concerne les massacres les plus importants (au-delà de 2 000 personnes). Il faut également rappeler que les troupes japonaises responsables des tueries n'étaient pas des unités aussi spécialisées que les SS dans l'armée allemande. Les soldats pouvaient gonfler le nombre de leurs victimes simplement pour se mettre en valeur aux yeux de leurs chefs.



Cette méthode n'est donc pas fiable et tend invariablement vers une surestimation des chiffres.

- 22 Une autre méthode, qui pourrait sembler plus fiable (elle fut approuvée par le Tribunal militaire international de Tokyo) est basée sur le comptage des enterrements. Des chiffres très détaillés nous sont parvenus, notamment ceux de l'organisation humanitaire de la Svastika rouge. Cette organisation travaillait en étroite collaboration avec le Comité international, qui finançait en partie les opérations. La Svastika rouge a enterré 42 000 cadavres entre décembre 1937 et avril 1938. Ce chiffre paraît pouvoir être accepté, et correspond certainement, dans une période aussi agitée, à une majorité écrasante de morts violentes. Mais cela ne signifie en aucun cas que les Japonais ont tué quelque 40 000 personnes. Il faut ajouter à ce chiffre le nombre, inconnu mais élevé, de corps jetés dans le fleuve Yangtsé (la plupart des massacres ont eu lieu sur ses rives), et en retirer le nombre, également inconnu et également élevé, de cadavres de soldats chinois qui moururent en réalité au combat (pas nécessairement du fait des Japonais, voir précédemment) et qui ne peuvent donc pas être considérés comme victimes d'un massacre. Enfin, il est impossible de savoir quel pourcentage des corps abandonnés fut effectivement inhumé par la Svastika rouge. Les familles et les voisins prirent certainement part à la tâche. D'après les chiffres de la Svastika rouge, la période la plus active se situe en février, deux mois après les massacres les plus importants. Les Japonais avaient donné en décembre l'ordre de laisser les corps où ils étaient, même devant une maison, et même dans la Zone de sécurité. Cette mesure pour le moins étrange ne fut apparemment levée que fin janvier<sup>22</sup>. Mais, pour des raisons évidentes, les gens ont certainement voulu se débarrasser des corps en putréfaction le plus tôt possible.
- 23 Le problème a été compliqué par la publication tardive (en l'occurrence, après la fin de la guerre) des statistiques de l'organisation humanitaire bouddhiste **Chunshantang**. Bien qu'elle n'ait jamais été mentionnée par les membres du Comité international, l'organisation déclare avoir enterré 112 000 corps. Ce chiffre nous semble très peu vraisemblable. Comment un groupe aussi petit (40 employés à plein temps) aurait-il pu enterrer 4 400 corps par jour durant les trois dernières semaines d'avril ? Pourquoi la Svastika rouge aurait-elle laissé son travail inachevé (son activité se relâche après la première semaine de mars) ? Comment expliquer qu'après le retour à un certain calme, à partir de mi-février, les Japonais et les nouvelles autorités municipales aient toléré quelque 100 000 corps en putréfaction pendant encore deux mois, et ce juste à la sortie de la ville et alors même que débutait la saison chaude ? Les chiffres du **Chunshantang** sont donc probablement inventés. Mais cela ne signifie pas non plus que cette organisation – ou d'autres organisations, ou des particuliers – ne sont pas intervenus. Conclusion : les statistiques relatives aux enterrements sont trop peu fiables pour servir de base à une évaluation.

Le problème des civils restés sur place

- 24 Nous voici donc revenu à la case départ. Ce sont les deux types de population concernés par les massacres – les civils restés sur place et les soldats chinois n'ayant pas réussi à s'échapper – que nous devons évaluer en priorité.
- 25 Une estimation des civils ne devrait pas poser trop de problèmes. Nous savons que Nankin comptait environ un million d'habitants au début de la guerre. Nous savons également, grâce aux informations fournies pendant les événements et dans les années qui suivirent par la municipalité, le Comité international ou les journalistes, qu'il restait au maximum 250 000 personnes à Nankin en décembre 1937, 90 % d'entre elles, voire plus, ayant trouvé

refuge dans la Zone de sécurité. Il convient de souligner que ce chiffre a été fourni, parfois publié *avant* l'arrivée des troupes japonaises : si Iris Chang et la plupart des auteurs chinois s'accordent pour dire qu'il ne restait qu'un quart de million de personnes quelques jours plus tard, ils affirment que, le 13 décembre, la population de Nankin était encore de 500 000 à 600 000<sup>23</sup>, la différence correspondant au nombre de civils tués. Pourtant, nous pouvons lire dans le journal de Rabe que, dès le 28 novembre, « Wang Kopang, le chef de la police, a déclaré à plusieurs reprises que 200 000 Chinois vivaient encore à Nankin »<sup>24</sup>. Des chiffres comparables ont été publiés par le *New York Times* du 22 novembre et *Newsweek* du 6 décembre. Ces deux publications avaient alors des correspondants à Nankin.

- 26 Un tel exode n'est pas si surprenant. Chiang Kai-shek avait décidé de quitter la capitale dès le 19 novembre, et l'ensemble de l'administration centrale du Guomindang avait fui plusieurs semaines avant l'arrivée des Japonais. Nombreux étaient ceux qui avaient à la fois toutes les raisons et les moyens de partir. Seuls les plus pauvres et les moins engagés politiquement sont restés sur place. Dans des circonstances similaires, de nombreuses villes chinoises, quelle que soit leur taille, ont connu un exode encore plus prononcé tellement la crainte (justifiée) qu'inspiraient les Japonais était grande. L'édition du 20 novembre du journal *Asahi Shimbun* rapporte ainsi que la grande ville de Suzhou ne comptait plus que 500 habitants à l'arrivée de l'Armée impériale<sup>25</sup>. En France, 10 millions de personnes (un quart de la population totale, le phénomène étant accru dans les régions du nord) ont quitté leurs foyers en mai-juin 1940. L'armée allemande se comportait alors pourtant de façon bien moins terrible que l'armée japonaise en Chine.

Le problème des soldats chinois restés sur place et tués

- 27 Ce deuxième chiffre est plus difficile à établir, mais il n'en est pas moins crucial : si nous admettons que presque tous les soldats chinois arrêtés par les Japonais furent exécutés, le nombre de soldats restés à Nankin le soir du 13 décembre est très proche du nombre de prisonniers de guerre exécutés. Seuls quelques centaines, plus probablement quelques milliers, réussirent à se cacher assez longtemps pour quitter la ville lorsqu'elle commença à être rouverte en février. Cinq chiffres doivent être établis, le plus important étant sans doute l'effectif total de la garnison chinoise à Nankin. Cette dernière comprenait treize divisions, plus quelques unités d'artillerie et de police militaire. Les effectifs au complet représentaient donc environ 180 000 soldats. Mais la bataille de Shanghai avait considérablement réduit ces effectifs, et les désertions étaient monnaie courante. Au terme d'une étude approfondie, Yamamoto propose un éventail de 80 000 à 130 000 soldats juste avant la bataille finale de Nankin<sup>26</sup>. Ce point ne fait l'objet d'aucun désaccord avec Iris Chang ou d'autres auteurs.
- 28 Le deuxième chiffre à établir est le nombre de morts au combat (le « massacre de guerre » déjà évoqué). Plusieurs auteurs estiment ces pertes à un minimum de 10 000. Le troisième chiffre à établir est le nombre de morts causées par la panique déjà évoquée : au minimum un millier, plus probablement plusieurs milliers. Le chaos complet des derniers jours entraîna également l'abandon des soldats malades et blessés, sans aucun soin ou presque, dans les hôpitaux ou à la gare<sup>27</sup>. Certains jours de novembre, plus de 1 700 soldats blessés pouvaient arriver à Nankin. Beaucoup sont morts avant, ou juste après, l'arrivée des Japonais. On peut évaluer leur nombre à environ 9 000<sup>28</sup>. Ceux qui réussirent à traverser le fleuve peuvent être estimés à un minimum de quelques milliers, mais ils furent probablement plus nombreux (beaucoup fuirent très tôt).

29 Par conséquent, une évaluation approximative mais assez raisonnable peut être établie comme suit :

- 25 000 soldats tués au combat, dans la panique, ou morts faute de soins.
- 10 000 soldats ayant réussi à fuir.
- 5 000 soldats ayant réussi à se cacher à Nankin ou dans les environs.

30 Une fois ces chiffres soustraits des effectifs de départ (un maximum de 100 000 hommes le 12 décembre – 90 000 d'après Chang), il reste 60 000 soldats – ils furent sans doute moins nombreux, disons au strict minimum 30 000 soldats – qui furent capturés et tués par les Japonais. La plupart d'entre eux furent tués entre le 12 et le 18 décembre : cela représente un Srebrenica (où 7 000 musulmans bosniaques furent tués par les Serbes en 1995) par jour pendant une semaine.

#### Les civils tués

31 C'est sur le nombre de victimes civiles que porte la controverse. Il est naturellement impossible que leur nombre ait été plus important que celui des habitants de Nankin à la date du 13 décembre. Mais nous avons également vu qu'il n'y a pas eu de génocide des civils. Dans les milliers de pages de journaux, lettres, rapports, dépêches ou articles qui nous sont parvenues, il n'y a pas la moindre allusion à une volonté de faire disparaître systématiquement la population de Nankin. La seule exception concerne les hommes jeunes, souvent confondus avec les soldats et traités comme tels. Il n'est pas étonnant que ces derniers constituent la majorité des victimes civiles dans les chiffres dont nous disposons (notamment ceux de Smythe), alors que les femmes étaient bien plus nombreuses que les hommes à être restées à Nankin. Nous avons des indications détaillées sur 6 600 morts violentes et enlèvements d'hommes à l'intérieur de Nankin : 4 200 enlèvements et 1 100 exécutions furent commis aux dépens du groupe d'âge 15-44 ans. On dénombre 650 victimes de sexe féminin, tous âges confondus<sup>29</sup>. Nous avons déjà passé en revue les chiffres concernant les alentours de Nankin : ils présentent les mêmes caractéristiques, même si la proportion de femmes et, parmi les hommes, des autres groupes d'âge, est supérieure. Ces différences témoignent sans doute de l'efficacité du Comité international à protéger les civils, à l'exception de ceux qui pouvaient passer pour des soldats. Sur un total d'environ 16 500 morts recensés dans la ville et ses alentours, les hommes âgés de 15 à 44 ans comptent pour 57 %, soit environ 9 500 victimes, et les femmes pour 15 %, soit environ 2 500 victimes.

32 Ces chiffres correspondent parfaitement aux informations qualitatives que nous pouvons tirer des documents disponibles. Ils correspondent aussi à ceux des enterrements : la Svastika rouge a enterré 41 208 hommes, mais seulement 75 femmes, et 20 enfants. Même les chiffres du Chunshantang, bien que sujets à controverse, indiquent 97 % de cadavres d'hommes, 2 % de femmes, et moins d'1 % d'enfants<sup>30</sup>. Cela n'a rien de surprenant si nous admettons qu'une majorité écrasante de victimes étaient des soldats et que, parmi les civils, les victimes étaient principalement des hommes arrêtés comme soldats potentiels.

33 La très faible proportion de corps de femmes et d'enfants s'explique également si nous admettons que ces derniers étaient presque toujours tués individuellement, parfois en pleine rue, plus souvent au cours de viols et de pillages, et généralement en présence ou à proximité de leurs familles, amis ou voisins. Leurs corps furent donc généralement enterrés par ces mêmes proches et n'ont donc pas été comptabilisés dans les statistiques. Il n'y a pas trace dans les chiffres dont nous disposons – même dans ceux du

Chunshantang – de massacre à grande échelle de civils, en dehors des hommes jeunes. En particulier, il n’y a pas de preuves que des femmes ou des enfants aient été tués en masse, contrairement à ce que Chang et de si nombreux auteurs prétendent. Miner Bates, historien de l’Université de Nankin et membre du Comité international, résume ainsi les enquêtes de Smythe, auxquelles il a par ailleurs participé : « notre estimation finale du nombre de civils tués à Nankin était de 12 000, les neuf dixièmes hors opérations militaires, et incluant femmes, enfants et hommes âgés en grand nombre. Ce chiffre représente un ratio d’un tué pour quatre familles à Nankin »<sup>31</sup>.

34 Huit ans après, alors qu’il comparait comme témoin de l’accusation au procès de Tokyo, Bates ne voit aucune raison de modifier ses conclusions de l’époque : « Le professeur Smythe et moi-même avons pu affirmer de façon certaine, au terme des enquêtes, observations et recherches sur les enterrements que nous avons menées, que 12 000 civils, hommes, femmes et enfants, ont été tués dans l’enceinte de la ville. De nombreux autres civils furent tués dans l’enceinte de la ville et à l’extérieur que nous n’avons pas les moyens de dénombrer »<sup>32</sup>. Le chiffre de 12 000 doit donc être considéré comme un minimum plus que comme une estimation définitive. Toutefois, si Bates avait pressenti un chiffre très significativement supérieur à celui qu’il avait proposé en premier lieu, il n’aurait pas hésité à réviser son estimation lors du procès de Tokyo, *a fortiori* en étant du côté de l’accusation. Nous n’avons connaissance d’aucune nouvelle preuve qui viendrait contredire valablement ces enquêtes menées de façon très sérieuse par des chercheurs confirmés, vivant sur place et responsables (gestion, alimentation, soins médicaux et, naturellement, protection) de la population de Nankin. Il semble invraisemblable qu’un massacre à grande échelle de cette même population ait pu leur échapper alors même qu’ils avaient connaissance – soit par les survivants qui avaient pu atteindre la Zone de sécurité, soit par les activités funéraires de la Svastika rouge – des exécutions de soldats (qui n’étaient pas sous leur responsabilité) survenues en dehors des enceintes de la ville.

35 Nous pouvons donc conclure sans trop de risque qu’un nombre de 12 000 à 20 000 civils furent tués à l’intérieur de la ville de Nankin. Si nous prenons en compte les civils tués aux alentours immédiats de la ville, nous arrivons à 30 000, ou un peu plus. Il s’agit bien là d’une véritable tuerie : de 5 % à 8 % de la population de Nankin *intra muros* (1,2 % à 2 % si l’on considère la population d’avant guerre), soit en moyenne une famille sur quatre ayant perdu l’un de ses membres<sup>33</sup>. En comparaison, moins d’1 % de la population de Paris fut tuée lors de la « semaine sanglante » qui conclut la Commune de Paris en 1871, épisode qui toucha le monde entier et reste dans les mémoires comme l’un des événements les plus tragiques de l’histoire de France. Parmi les capitales touchées par la seconde guerre mondiale, seules Manille et Varsovie peuvent être comparées à Nankin pour le nombre de victimes civiles (pourraient s’y ajouter Amsterdam, Budapest, Vilnius, Riga et Berlin si l’on considère les populations juives locales emmenées dans les camps de la mort). Les meurtres de civils une fois ajoutés aux meurtres en série de prisonniers de guerre, nous arrivons à une fourchette de 50 000 à 90 000 morts, dont 95 % d’hommes<sup>34</sup>. N’est-ce pas encore assez ?

Pourquoi ?<sup>35</sup> Ni un simple débordement, ni une politique de génocide

36 Deux interprétations, courantes et opposées, doivent tout d’abord être réfutées. La première a déjà été abordée (voir partie 1) : un « débordement », un déchaînement plus ou moins spontané de la part de soldats japonais rendus à moitié fous par les souffrances et les privations, acharnés à se venger des Chinois qui leur avaient infligé des pertes importantes (40 000, dont 9 000 tués au combat) au cours de la bataille de Shanghai. Cette

interprétation est celle des révisionnistes japonais<sup>36</sup>, mais elle est partagée, sur un mode mineur, par de nombreux auteurs. Si l'on retient cette interprétation, il est permis de se demander pourquoi des massacres comme celui de Nankin ne surviennent pas plus fréquemment dans l'histoire des guerres. Elle va par ailleurs à l'encontre des nombreuses preuves démontrant que l'exécution des prisonniers de guerre fut organisée en haut lieu. Des officiers de tous rangs et des responsables politiques à Tokyo étaient informés précisément, et depuis longtemps, de l'atmosphère de terreur qui se répandait à Nankin. Jusqu'en février, ils ne firent rien pour s'y opposer. Les officiers de haut rang, qui n'étaient pas les derniers à participer aux viols et aux pillages, étaient très indulgents avec les auteurs des atrocités commises envers les civils, alors même que le moindre manque de respect envers les supérieurs, la moindre faute lors des entraînements ou des combats, étaient punis avec une sévérité extrême.

37 A l'inverse, de nombreux auteurs refusent de faire la différence entre les actes commis envers les prisonniers de guerre et ceux commis envers les civils, et considèrent que l'objectif des Japonais – de l'état-major au simple soldat – était de tuer et de violer le plus de Chinois possible, hommes, femmes et enfants. Ces auteurs, Iris Chang en tête, défendent – de façon souvent allusive, il est vrai – la thèse d'une politique de génocide. Pour Iris Chang, l'ensemble de la population civile aurait été massacré si les membres du Comité international n'avaient pas été si courageux. La bravoure de ces derniers, qui sauvèrent la vie à de nombreux Chinois et qui en préservèrent plus encore du viol, est incontestable. Mais de leur propre aveu, ils ne purent malheureusement pas intervenir efficacement pour les soldats ou les hommes jeunes arrêtés comme tels, même en leur présence, dans leurs propres camps de réfugiés, et alors même qu'ils savaient qu'une mort certaine les attendait.

38 Ils purent en revanche intervenir contre les viols et violences menées à l'aveugle (par exemple, en rassemblant des groupes massifs de femmes dans des salles fermées, les plus jeunes et les plus jolies étant placées le plus loin possible des portes). Quelques gardes consulaires leur avaient été affectés par l'ambassade japonaise, qui purent parfois faire obstacle aux soldats. Même seuls, les étrangers parvenaient presque toujours à chasser les groupes de soldats en maraude (Rabe exhibant fièrement son brassard orné d'une croix gammée ...), et, parfois, à interrompre des viols. A leur propre étonnement, aucun d'eux ne fut jamais tué ou sévèrement blessé lors de ces interventions héroïques. Nous pouvons donc affirmer que des ordres avaient été donnés pour l'exécution des soldats chinois, ordres qu'une force aussi disciplinée que l'armée japonaise accomplissait sans hésitation. Quant aux actes perpétrés contre les civils, ils étaient individuels et impulsifs, tolérés mais non contrôlés par la hiérarchie militaire. Les soldats avaient également reçu des instructions leur interdisant strictement d'attaquer, ou même de contre-attaquer, les Occidentaux : Américains ou Allemands étant avant tout des ressortissants de pays stratégiquement importants pour le Japon. Comment expliquer autrement une telle différence entre le traitement réservé à ces derniers et celui appliqué aux Chinois ? Même sous l'emprise de l'alcool ou de l'excitation sexuelle, aucun soldat japonais n'a jamais contrevenu à ces instructions.

Les trois temporalités de la violence japonaise

39 De retour à la case départ ? Pas totalement, car des éléments de pertinence sont à retenir dans chacune des interprétations que nous avons rejetées. Le comportement des Japonais à Nankin s'inscrit, de notre point de vue, dans une triple temporalité, dont les différentes dimensions s'imbriquent les unes dans les autres. La temporalité courte a déjà été

évoquée. Le général Matsui, proche de la retraite (Nankin devait être sa dernière campagne) et entouré d'adversaires acharnés aussi bien à l'état-major de Tokyo que parmi ses subordonnés (Nakajima), a voulu mener une opération rapide et suffisamment décisive pour conclure la guerre en quelques mois. Il imposa à Tokyo une offensive éclair contre la capitale chinoise, défendue par une bonne partie des troupes d'élites de Chiang. Contre toute attente, cette campagne ne permit pas de les anéantir sur le champ de bataille. Cette déception, combinée avec le déficit logistique des Japonais, poussa ces derniers à résoudre la question des prisonniers de guerre par des exécutions en masse, un autre avantage de cette politique de la terreur étant de provoquer des désertions massives dans ce qui restait de l'armée chinoise. Sur ce point, Matsui pouvait compter sur le soutien inconditionnel de Nakajima.

- 40 Les violences commises envers les civils s'expliquent différemment : l'armée japonaise pâtissait de son déficit logistique, les soldats en souffraient. La possibilité d'obtenir nourriture et femmes en abondance fut utilisée pour appâter les soldats. Le privilège d'entrer dans les villes en premier était donné aux unités les plus méritantes. Les troupes japonaises s'étaient déjà habituées à vivre sur le pays : elles tuèrent, violèrent et pillèrent sans répit sur les 270 kilomètres séparant Shanghai de Nankin. D'où les actes incontrôlés auxquels elles se livrèrent à l'arrivée dans la capitale. Ici encore, l'instauration du règne de la terreur présentait un deuxième avantage : la mise au pas des habitants d'une ville aussi symbolique devait remettre les autres Chinois à leur place et mettre fin à leur « arrogance », si souvent dénoncée par la propagande japonaise. En 1941, les Allemands croyaient de la même façon en une victoire rapide et définitive en Russie, et c'est justement alors que leur violence fut portée à son comble, notamment envers les prisonniers de guerre soviétiques. Contrairement à la croyance la plus courante, les actes les plus terribles ne sont pas forcément commis sous l'emprise du désespoir, mais sont fréquemment le résultat d'un excès de confiance.
- 41 Cela nous amène à la temporalité moyenne. Il est difficile, et sans doute vain, de décider si le Japon fut réellement « fasciste ». Mais il est communément acquis que, vers la fin des années 1930, le Japon se rapprochait rapidement des modèles italien et allemand et que les tendances totalitaires, militaristes et ultranationalistes s'y confirmaient de jour en jour. Or les régimes totalitaires ont une conception particulière de la guerre, qui correspond à leur conception du politique. La victoire doit être absolue, le pays ennemi devant être anéanti ou transformé en une sorte de colonie. Une conception aussi radicale du conflit favorise les déchaînements de violence. Même lorsque, comme en Italie ou au Japon, le racisme n'était pas le moteur essentiel de l'idéologie d'Etat, la radicalité extrême avec laquelle était perçu l'ennemi donnait forcément lieu à un « racisme secondaire » servant à justifier les pires atrocités. Ce phénomène peut expliquer le comportement bien plus violent du Japon durant la Seconde Guerre mondiale qu'au cours de précédents conflits armés (même si la tendance à traiter les Occidentaux avec plus d'égards que les Asiatiques n'est pas nouvelle : si nous prenons l'ère Meiji, en 1905, les prisonniers de guerre russes furent traités correctement, mais un massacre délibéré de civils chinois avait eu lieu lors de la prise de Port Arthur en novembre 1894).
- 42 La troisième temporalité est celle de la longue durée. Le massacre de Nankin s'inscrit aussi dans la « culture de guerre » du Japon. Cette approche relativement nouvelle a surtout été développée par l'historien américain George L. Mosse<sup>37</sup>, ainsi que par une équipe dynamique de jeunes historiens français (Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, etc.). Tous se sont concentrés sur la Première Guerre mondiale. L'approche par la



« culture de guerre » exploite les ressources de la sociologie, de l'ethnologie et même de l'archéologie, et présente un certain degré de convergence avec l' « histoire par le bas », essentiellement anglo-saxonne. Sont ainsi pris en compte l'entraînement, la vie et l'environnement des soldats (y compris le « groupe primaire » des camarades de régiment), leurs habitudes de combat. Sont également considérées la mobilisation idéologique et politique des civils, les représentations de l'ami et de l'ennemi, de la nation, des « morts glorieux », etc. A ce jour, peu de travaux sur l'armée japonaise ont été menés sous cet angle<sup>38</sup>. Un terrain à explorer qui devrait se révéler passionnant.

- 43 Nous savons que l'entraînement et le quotidien des soldats dans les casernes étaient sordides et violents, même en temps de paix : on évoque une « formation à coup de claques ». Une mystique du « nouveau samouraï » s'était développée depuis le début des années 1930, avec une fascination pour le sabre et la baïonnette, et un mépris absolu pour la reddition ou les considérations « humanitaires ». L'esprit de groupe, alimenté par le recrutement local des troupes, entraîna de nombreuses querelles internes dans l'armée. Mais ce phénomène peut également avoir été à l'origine des bandes délinquantes qui rôdèrent à Nankin. Pris individuellement, les soldats japonais semblaient montrer une capacité à passer d'une insensibilité extrême aux manifestations de sentimentalité larmoyante les plus inattendues, envers eux-mêmes mais parfois aussi envers leurs ennemis.
- 44 Enfin, l'étude de la représentation de l'ennemi (esquissée par John Dower pour la guerre du Pacifique<sup>39</sup>) dans la guerre contre la Chine peut nous éclairer. Si l'on en croit leurs journaux et lettres, les soldats japonais se sentaient offensés par la résistance inattendue des Chinois. Ces derniers auraient dû se comporter conformément à leur réputation, héritée de la guerre de 1894-95, de soldats médiocres et peureux. Si les faits venaient démentir cette réputation, ce n'était pas parce que cette image était erronée, ou à tout le moins obsolète ; non, c'était la démonstration de leur incroyable perfidie, de leur méchanceté et de leur arrogance injustifiée envers les Japonais. Le soldat Ueba écrit dans son journal : « Comment les Chinois peuvent-ils continuer à se battre avec toutes les pertes qu'ils ont subis ? Je les hais ! »<sup>40</sup>. De façon surprenante, Omer Bartov décrit exactement la même réaction chez les soldats allemands qui firent l'expérience de la résistance russe à partir de 1941, réaction qui se transforma en une vague de haine raciale et de violence<sup>41</sup>. Dans les deux cas, c'est une vengeance terrible qui devait être mise en œuvre. L'ennemi, en refusant de jouer la partition écrite pour lui, se retrouvait déchu de tous ses droits<sup>42</sup>.

---

## NOTES

1. Marc Bloch (1886-1944), *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949, p. 119.
2. L'ouvrage de référence sur le sujet : Iris Chang, *The Rape of Nanking*, New York, Basic Books, 1997, a pour sous-titre *The Forgotten Holocaust of World War II*.



3. Tanaka Masaaki (ancien secrétaire du général Matsui Iwane) pour le premier chiffre, et l'expert militaire chinois Liu Fang-chu pour le second.
4. Nettoyage, ou épuration, en dialecte hokkien (le plus répandu chez les Chinois de la péninsule malaise).
5. Un autre cas intéressant est celui du bombardement de la ville allemande de Dresde par des avions britanniques en février 1945. Le nombre de victimes a été estimé à 135 000 par la plupart des historiens occidentaux. Le chiffre officiel en ex-Allemagne de l'Est était de 300 000 ; 400 000 ou plus d'après certains historiens d'Allemagne de l'Ouest. Les travaux récents de chercheurs allemands ont ramené ce chiffre à environ 35 000.
6. Une série de rapports de missionnaires américains à Nankin a été publiée par Zhang Kaiyuan : *Eyewitnesses to Massacre: American Missionaries Bear Witness to Japanese Atrocities in Nanjing*, Armonk (N.Y.), East Gate Book-M.E. Sharpe, 2001. Egalement très instructif : Erwin Wickert (éd.), *The Good German of Nanking: The Diaries of John Rabe*, Londres, Abacus, 2000. Aux notes de Rabe viennent s'ajouter les rapports d'autres représentants allemands du Comité international de la Zone de sécurité de Nankin (Christian Kröger et Eduard Sperling) ainsi que certains importants télégrammes diplomatiques allemands.
7. Voir Yamamoto Masahiro, *Nanking: Anatomy of an Atrocity*, Westport (Connecticut)-Londres, Praeger, 2000, dans lequel nombre d'entre eux sont cités. Cette thèse de doctorat est sans doute le travail récent le plus complet sur les événements de Nankin. Les nombreuses preuves des crimes japonais contenues dans l'ouvrage sont d'autant plus fiables que l'auteur, historien japonais travaillant aux Etats-Unis, se déclare lui-même « révisionniste modéré ».
8. Voir notamment : Shuhsi Hsü, *A New Digest of Japanese War Conduct*, Shanghai-Hong Kong-Singapour, Kelly & Walsh Limited, 1941.
9. Il existe une version anglaise (condensée) : Honda Katsuichi, *The Nanjing Massacre: A Japanese journalist confronts Japan's national shame*, New Delhi, Penguin Books India, 2000.
10. L'absence de ratification ne dispense pas le Japon d'agir selon un accord international reconnu par une majorité de pays, et que les représentants japonais ont contribué à élaborer.
11. Rabe, Journal, entrée du 26 décembre 1937, in Wickert (éd.), *op. cit.*, p. 129.
12. Voir Yamamoto, *op. cit.*, p. 97.
13. *Ibidem*, p. 108.
14. *Ibid.*, p. 120, note 45.
15. Sur ce point, comme sur de nombreux autres, je suis en profond désaccord avec Iris Chang et les nombreux auteurs qui se sont exprimés en ce sens.
16. Estimés par un autre membre du Comité international à environ un millier.
17. « John G. Magee, Diary », 19 décembre 1937, in Zhang, *op. cit.*, p. 171
18. Lewis S.C. Smythe, *War Damage in the Nanking Area, December 1937 to March 1938: Urban and Rural Survey*, Shanghai, Mercury Press, 1938, tableaux 24 et 25.
19. Voir le journal de Nakajima, 23 janvier 1938, cité dans Yamamoto, *op. cit.*, p. 159.
20. Ce comportement peut être utilement mis en parallèle avec celui des Allemands en Pologne entre 1939 et 1945.
21. Je fais ici allusion à la longue controverse sur les massacres qui eurent lieu près du mont Mufu et qu'il est impossible de relater en détail dans cet article.
22. Rabe, journal, entrée du 31 janvier 1938, in Erwin Wickert (éd.), *op. cit.*, p. 221.
23. Voir par exemple Chang, *op. cit.*, p. 100.
24. Wickert, *op. cit.*, p. 52.
25. Honda, *op. cit.*, p. 41.

26. Yamamoto, *op. cit.*, pp. 46-48.
27. Même en des temps moins agités, les services médicaux de l'armée chinoise se sont révélés totalement déficients. Voir Marvin Williamsen, « The Military Dimension, 1937-1941 », in James C. Hsiung et Steven I. Levine (éds.), *China's Bitter Victory: The War With Japan 1937-1945*, Armonk (N.Y.), M.E. Sharpe, 1992, pp. 147-151.
28. Yamamoto, *op. cit.*, p. 84.
29. Smythe, *op. cit.*, tableaux 4 et 5.
30. Yamamoto, *op. cit.*, Appendice, tableaux B.2 et C.1, p. 297 et p. 301.
31. Miner Bates, « Letter to friends », 29 novembre 1938, in Zhang, *op. cit.*, p. 42. Ce courrier a été rédigé par Bates alors qu'il voyageait entre Hong Kong et Madras sur un bateau italien, il ne subissait donc aucune pression de la part des Japonais.
32. Bates, IMTFE, 15 December 1946, in Zhang, *op. cit.*, p. 62.
33. En raison de la fréquence des meurtres multiples au sein d'une même famille, les enquêtes du Comité international indiquent le chiffre d'une famille sur cinq dont au moins un membre fut tué ou blessé par les soldats japonais.
34. Signalons brièvement les tentatives récentes de plusieurs auteurs chinois ou japonais de gauche pour garder le chiffre de 300 000, en étendant la zone (et parfois la période) du massacre de Nankin. Certains prennent en compte, non pas la ville de Nankin et ses environs immédiats, mais la région municipale de Nankin dans son ensemble (c'est-à-dire six *xian*) alors qu'en Chine, les principales régions municipales comprennent d'immenses zones entièrement rurales, dont la taille est comparable à certaines régions françaises. Certains (à l'instar de Honda) se proposent même de prendre en compte l'intégralité du territoire et de la période de la campagne militaire de Nankin comme unité. Dans la mesure où il est impossible, à l'heure actuelle, d'obtenir des données satisfaisantes pour des zones aussi vastes, ces méthodes doivent être considérées comme autant de tentatives désespérées de brouiller la vérité. Si l'on se donne comme but – un but légitime – d'obtenir un jour une estimation réaliste des pertes humaines causées par la guerre pour l'ensemble de la Chine, il nous faut d'abord obtenir des chiffres pour les zones les plus petites – et non pas les plus grandes – possible. C'est un long chemin à parcourir, mais c'est aussi la seule voie possible. Il est frappant que dans ses enquêtes, par ailleurs très sérieuses, Honda donne souvent des chiffres extrêmement précis – et apparemment fiables – pour ce qui est des victimes dans des villages ou petites villes, mais qu'il rejette l'idée de procéder de même pour Nankin. Introduire dans la recherche historique ce qu'il convient bien d'appeler des considérations politiques ou diplomatiques ne fait malheureusement qu'alimenter les plus malhonnêtes des thèses révisionnistes japonaises.
35. Cette partie est encore plus synthétique que les parties précédentes. Nous nous contentons d'y présenter quelques interprétations, qui restent à approfondir.
36. Ces derniers, contrairement à d'autres, ne nient pas les terribles événements qui ont eu lieu à Nankin, mais essayent de banaliser les faits, de revoir les chiffres systématiquement à la baisse, d'alléger les responsabilités et de trouver des excuses aux auteurs de ces actes.
37. Voir par exemple : *Fallen soldiers: Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990.
38. Une exception notable est l'ouvrage de Toshio Iritani, *Group Psychology of the Japanese in Wartime*, Londres, New York, Kegan Paul International, 1991.
39. John Dower, *War without Mercy*, New York, Pantheon, 1986.
40. « Ueba Diary, 26-27 November 1937 », cité dans Yamamoto, *op. cit.*, p. 58.

41. Omer Bartov, *L'Armée d'Hitler*, Paris, Hachette Littératures, 1999 (édition anglaise originale : *Hitler's Army: Soldiers, Nazis and War in the Third Reich*, Oxford, Oxford University Press, 1990), p. 190 et pp. 222-227.

42. Les similitudes frappantes entre militaires japonais et allemands posent une autre question de taille : y a-t-il eu, dans la très longue durée, un *Sonderweg* (une voie particulière) japonais, ou ces manifestations sont-elles liées au contexte spécifique de la période 1868-1945 ?

---

## RÉSUMÉS

Pour les Chinois de toutes origines et opinions, Nankin est devenu un drame du même ordre que celui de Hiroshima, ou même d'Auschwitz. En même temps, on voit encore beaucoup de Japonais s'efforcer, sinon de nier complètement les crimes de leur armée, du moins de les minimiser et de leur trouver des excuses.

Pourtant, pour quiconque prend la peine de se pencher sur les nombreuses preuves disponibles, le déroulement, les responsabilités et la taille (y compris le nombre de victimes, qui a donné lieu à tant d'empoignades) ne sont pas excessivement difficiles à établir, avec un bon degré de précision. Aucun autre massacre dans l'histoire asiatique n'a eu autant de témoins prêts à déposer et à écrire ! Mais la centralité même de Nankin dans le récit de la guerre sino-japonaise de 1937-45 a malheureusement favorisé les rideaux de fumée inspirés par l'idéologie, et ce des deux côtés.

L'établissement des faits est le premier devoir de l'historien. Ainsi il n'y eut pas massacre indéterminé à Nankin, mais ciblage différencié des divers groupes de population chinoise, avec à l'issue des résultats très variables en terme de mortalité. Les tueries ne furent pas le résultat d'une politique génocidaire, mais pas davantage des bavures non préméditées. Écrire l'histoire, c'est aussi expliquer : la stratégie de guerre du Japon de 1937 est un élément essentiel, de même que la dérive du pays vers le fascisme. Enfin on considérera l'émergence de nouvelles approches historiographiques, telles que les analyses en termes de « culture de guerre », de « violences de guerre » : elles pourraient favoriser les percées dans notre connaissance profonde d'une épouvantable tragédie.

## INDEX

**Thèmes :** societe